Ils sont un million d'histoire que personne ne veut entendre. Ils sont un million d'âmes laissé à la dérive là au bord de la Seine. Je les vois tous, alors que la lune éclaire ces passages lugubres de Paris tout prêt du fleuve. Je vois les bidons enflammés, réchauffant le coeur et les mains des plus démunis. Je vois les tentes dressées où plusieurs dorment collés les uns contre les autres. Je vois les barbes hirustes, les cheveux mal peignés, les enfants trop maigre, les nez trop rouge, je les vois totalement démunis.

Ils sont un million d'histoire dont personne ne remarque la présence. Pourquoi je ne vous parle pas de moi ? Car c'est pas de moi dont il faut parler. Ni de mon époux, ni mon travail, ni même de la raison qui me pousse à faire tout ca. Je ne fais pas ça pour obtenir de la reconnaissance, je fais ca car je me demande encore pourquoi aussi peu de gens font ce que je fais.

Ils sont un million d'histoire qui ne me disent pas toujours merci. Je leur apporte des vêtements, que je récupère dans les immeubles près du mien. Je leur apporte les médicaments dont les familles ne veulent plus. Beaucoup sont prêt à donner, moins le sont à venir les enlacer. Au début, ils me rejetaient, et beaucoup ne m'acceptent toujours pas. Et je ne leur en veut pas. Tant qu'ils acceptent ce que je leur offre, tant qu'ils peuvent aller un peu mieux, ils peuvent me mépriser, je ne peux que comprendre leur haine.

Ils sont un million d'histoire que je prends le temps d'écouter tous les soirs. Ainsi je sais que Christine s'est retrouvée ici après avoir perdu son mari. Que Abdel à été jeté dehors du haut de ses seize ans quand ses parents ont appris pour son homosexualité. Que Roger n'a jamais été pris en charge par ses enfants et passe sa retraite sous les ponts. Mais je sais également que Abdoukar raffole des tartes à la meringue, que Constance aimerait visiblement que je vienne faire un tour sous sa tante, et que Jean-Phillipe à un passé qu'il change et renouvelle tous les soirs, mais qui m'arrache toujours un sourire ou un rire, principalement quand il m'annonce deux soirs de suite qu'il à été dresseur pour l'armée, mais qu'il était passé des chiens aux albatros.

Ils sont un million d'histoire que je continue d’apercevoir alors que j'arrive près du van. Celui qui roule toute la soirée, distribuant de la nourriture aux plus démunis, des protections pour les prostituées, du soutien à qui en a besoin. Nous sommes plusieurs à nous relayer et ce sont devenus de bons amis. Mais j'en vois trop. J'en vois beaucoup trop. Trop de nouvelles têtes toutes les semaines. Trop que l'on ne voit plus, suspectant le pire. J'ai rempli trop de fois ce bol de soupe qui pèse de plus en plus lourd dans mes mains.

Ils sont un million d'histoire formidable que personne ne prends le temps de considérer. Ce ne sont pas eux qui passent à la télé. Ce ne sont pas eux qui goûtent au bonheur. Ce sont eux qui dérangent dans la rue. Ce sont eux les rebus de la société. Et pourtant certaines personnes que j'ai rencontré ici valent cent fois le poids en or d'un de mes anciens patrons, qui s'amusait a glisser des anciens francs dans les verres des mendiants, leur faisant croire à la charité.

Ils sont un million d'histoire incompréhensible pour ma famille. Je ne les vois plus. Leur manière de les considérer, de se moquer d'eux, de dire que s'ils sont là ils l'avaient bien chercher. Je n 'ai plus envie de les voir car je sais qu'ils ne me comprennent pas. Et je sais à mon grand regret que malheureusement beaucoup pensent comme ca.

Ils sont un million d'histoire tragique, mais dont le dernier acte ne commence que quand ils arrivent à ce van. La frayeur de celles qui tombent enceinte. La honte, débilement masculine certes, mais présente quand meme des hommes qui savent que dans cette société patriarcale ils sont devenus des parias, des grands fiers et beaux hommes devenus faible, sans le sous, et incapable de prétendre au sacro saint titre « d'homme ». Combien de fois je me suis senti génée quand un enfant m'a demandé c'était quoi les études ? Combien de fois je me suis senti idiote quand je me suis rendu compte

qu'après le malaise que certains ne savaient ni lire ni écrire car leurs parents sont ici depuis trop longtemps ?

Ils sont un million d'histoire dont je fais parti a ma manière. Alors que je ferme les portières du van et que je rebrousse chemin, certains me saluent. Mais je crois que le pire c'est qu'ils me disent toujours la même chose : « A demain ». C'est la pire chose à dire. Car je ne veux plus qu'il y ait de lendemain pareil pour eux.

Ils sont un million d'histoire que je chéris. Et pas une n'est inférieure aux votres.